

Bijlage VWO
2013

tijdvak 2

Frans

Tekstboekje

Jeu de crise, jeu du siècle

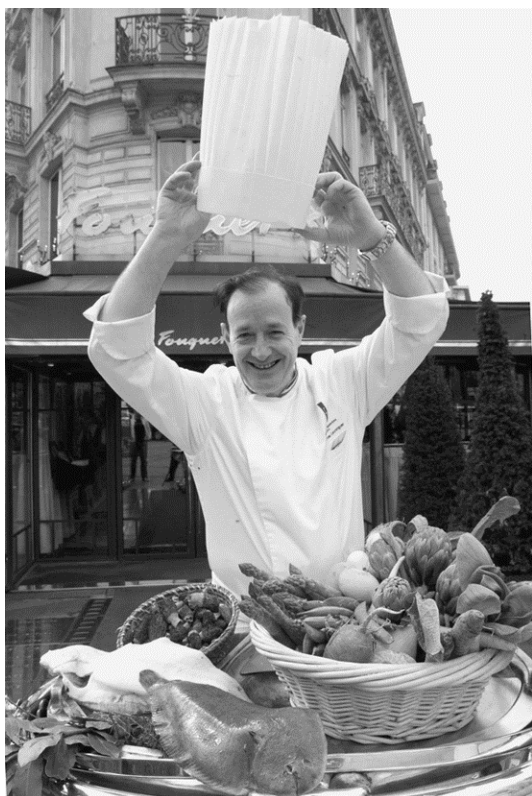


C'est le jeu de la crise. Le jeu des années noires, quand l'Amérique s'enfonçait dans la Grande Dépression avec ses nombreux chômeurs, ses fermiers ruinés qui fuyaient les Grandes Plaines et ses affamés qui défilaient dans les rues de New York... Au début des années 1930, Charles Darrow, un ingénieur qui n'avait plus de travail, comme 13 autres millions d'Américains, décide de faire revivre ses illusions perdues. Il invente un jeu, dans lequel on peut encore acheter

des propriétés, spéculer et faire fortune, loin de la sombre réalité. Et il a raison. En une année, 20 000 exemplaires sont vendus, deux petits dollars la pièce. 75 ans plus tard, le Monopoly est devenu le jeu le plus vendu au monde. Plus de 275 millions d'unités ont déjà été écoulées, et un milliard d'amateurs y ont joué au moins une fois dans leur vie. On compte désormais 110 éditions internationales; la Chine, le Japon et l'Arabie Saoudite ont la leur. Et même depuis peu... Cuba. Fini le temps où Fidel Castro s'opposait à ce qu'un divertissement aussi ouvertement capitaliste prospère dans son île. En 2000, le Monopoly a été discerné «jeu du siècle», au Salon du Jouet de Londres. Quant à son inventeur, le chômeur écrasé par la crise de 1929, il est mort quasiment octogénaire, avec plusieurs millions de dollars sur son compte en banque. Chaque année, quoi qu'il arrive, un demi-million d'exemplaires se vendent dans les magasins. C'est le champion des ventes de jeux de société en France. Même le bon vieux Scrabble, né dans l'après-guerre, fait moins bien, avec «seulement» 380 000 boîtes par an.

*Le Nouvel Observateur,
décembre 2010*

La cuisine française au patrimoine de l'Unesco



Depuis novembre 2010, la cuisine française est inscrite au patrimoine immatériel de l'Unesco, plus exactement, le «repas gastronomique». Les initiateurs du projet ont su mettre en avant non seulement la cuisine mais aussi «le plaisir de la table, qui est sacro-saint, une pratique sociale coutumière exceptionnelle». Il s'agit d'une spécificité bien française. Une notion d'autant plus chère à leurs yeux que, sous le double effet du développement de l'industrie agro-alimentaire et de la mondialisation,

les frontières et les repères se perdent, gommant les originalités des produits et des coutumes d'un pays au profit d'une sorte de repas universel où se confondent us et coutumes, mets et plats. Gilles Fumey, géographe et spécialiste des questions alimentaires, s'est ainsi réjoui: «Manger ne se réduit pas à la seule action de se nourrir, mais repose sur des valeurs et une culture comme la convivialité, le partage, la sociabilité; on connaît l'importance du repas en France, destiné à célébrer les moments les plus importants de la vie des individus et des groupes.» Par ailleurs, l'univers du vin reste encore largement une exclusivité française. Nos Côtes-du-Rhône et nos Bordeaux s'exportent bien sûr vers les tables du monde entier, mais nombreux sont aussi les curieux qui s'intéressent aux vignobles nationaux pour s'initier à la science du vin. Les cours de dégustation sont de plus en plus fréquentés. Le secteur est en plein boom. Pourquoi un tel engouement? Disons qu'on a surtout envie d'un retour à la terre. La clientèle est à 90% française, mais quelques Suisses, Belges, voire Chinois viennent aussi profiter de la douceur de nos terroirs et se promener entre les vignes.

*Les Dossiers de l'Actualité,
janvier 2011*

Ecole de garçons, école de filles

Les garçons réussissent moins bien à l'école que les filles?

Revenons à des cours séparés! C'est la proposition de l'association des écoles chrétiennes aux Pays-Bas.



(1) Sur les vieux bâtiments scolaires, on lit encore des inscriptions qui s'effacent: «Ecole de garçons» et «Ecole de filles». Elles rappellent l'époque où l'on portait un jugement sur les élèves strictement en fonction de leur sexe. Or, même si aujourd'hui la suppression de cette distinction paraît évidente, elle reste un des grands acquis du siècle dernier. Tous les enfants ont les mêmes chances, sur la base des talents, de l'application et des aptitudes qui leur sont propres.

(2) Il doit donc y avoir un vrai problème aux Pays-Bas pour que l'on envisage de revenir à une époque où les cours pour les garçons et ceux pour les filles étaient distincts. Cela peut faire croire aux élèves qu'ils sont prédestinés à être bons ou mauvais dans certaines matières. Cette proposition faite par l'association des établissements chrétiens aux Pays-Bas, qui représente plus

de 2000 écoles dans le pays, prouve au moins que cette association ose avancer des solutions non orthodoxes. Il est d'ailleurs 7 qu'il existe un «problème propre aux garçons». Des études le montrent: les garçons redoublent plus souvent que les filles, ils atteignent moins souvent l'enseignement du second degré, ils vont moins souvent au bout de leur formation.

(3) De même que les filles ont reçu de l'aide par le passé, par exemple quand elles étaient à la traîne dans les matières scientifiques, les garçons ont besoin aujourd'hui de plus d'attention. Pas parce qu'ils sont malheureux ou différents, mais parce qu'ils doivent tout simplement eux aussi pouvoir donner le meilleur d'eux-mêmes. L'égalité des chances ne survient pas toujours spontanément. Quelques heures de cours séparés représentent peut-être la solution. Mais pour le démontrer, il faut en faire l'expérience.

(4) Sur Internet, on ironise en faisant remarquer que les établissements chrétiens souhaitent secrètement revenir à l'époque où l'égalité des sexes n'existait pas. Un reproche qui n'a pas lieu d'être. Il vaudrait mieux que tout le monde assaille l'association des établissements d'enseignement chrétiens d'idées concrètes pour remplir ce «programme de cours

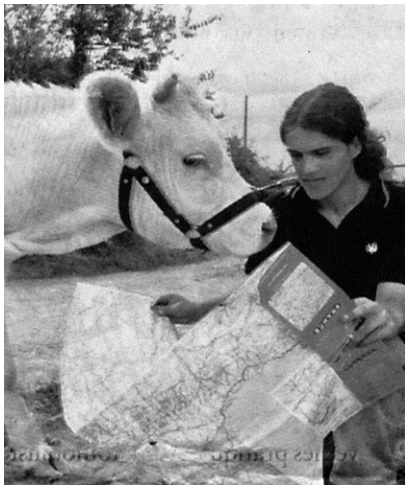
pour les garçons». Si l'on sépare les
65 garçons pour les cours de néerlandais et de mathématiques, cela ne fonctionnera peut-être pas. Il faudra plutôt leur donner des cours

séparés de 'coopération'. Ou de
70 planification. Les résultats d'une telle expérience pourraient bien nous étonner.

*Courrier international,
1-7 septembre 2011*

Tekst 4

1200 km à pied, en tête à tête avec une blonde... charolaise



Partir à l'aventure avec une vache... C'est le pari que s'est lancé Hadrien, un jeune bachelier de 17 ans, qui aujourd'hui va quitter son village de Valanjou, pour parcourir à pied près de 1200 km avec sa vache Camomille, une charolaise de 18 mois.

Cette randonnée insolite, qui durera quatre mois, est destinée à étudier

les plantes au bord des chemins. Et d'ailleurs c'est avec celles-ci que Hadrien se nourrira pendant ce périple. «Cela fait trois ans que j'en mange, je commence à bien les connaître», a affirmé le jeune homme, qui réalisera entre autres un compte-rendu sur les noms des plantes dans la langue courante et ce qu'ils nous apprennent sur leurs vertus et leurs utilités. Pendant le voyage, Hadrien rendra visite à des artisans pour découvrir, voir autre chose et en faire son métier si ça lui plaît. Car le jeune bachelier, qui s'est donné une année pour réfléchir à son avenir, s'intéresse beaucoup aux vieux métiers. Il passera enfin quelques jours près de Villeneuve-sur-Lot, chez un philosophe qui a choisi de «vivre en dehors de la société».

La Dépêche du Midi

«Je suis né optimiste»

Interview avec Muhammad Yunus, fondateur de la Grameen Bank et inventeur de la microfinance.

(1) Le Nouvel Observateur: A l'époque, vous avez inventé la microfinance pour aider les gens dans les pays pauvres. Aujourd'hui, votre Grameen Bank est active à New York... et même en Europe. Cela marche-t-il différemment dans les pays pauvres?

M. Yunus – Non, c'est exactement la même chose, sauf que, dans les pays riches, on prête 1500 ou 2000 euros au lieu de 150. Pour démarrer le programme new-yorkais, en juin 2008, j'ai même envoyé là-bas un collaborateur qui travaillait avec moi depuis vingt ans... mais n'avait jamais mis les pieds aux Etats-Unis! Je préférerais quelqu'un qui connaissait la culture Grameen, plutôt qu'un Américain qui aurait été tenté de transformer le modèle. Il a réussi à monter un programme qui marche bien, reposant comme dans les pays du Sud sur de petites communautés de femmes solidaires entre elles.

(2) N.O. – Vous prêtez essentiellement aux femmes. Pourquoi?

M. Yunus – Il est vrai que je prête surtout aux femmes. Ainsi, au Bangladesh, 97% de nos clients sont des femmes, et à New York, c'est même 100%. A peu près la même chose en Colombie, au Mexique, Guatemala, Costa Rica... Au Bangladesh, au début des années 1980, nous avons commencé à 50/50. Mais nous avons constaté

qu'au Nord comme au Sud les femmes sont prudentes dans le choix de leur activité, et en plus elles ont une vision à long terme. Surtout, les profits qu'elles réalisent bénéficient immédiatement aux enfants, qui sont mieux habillés, nourris, instruits...

(3) N.O. – Le microcrédit suppose qu'en tout être humain sommeille un micro-entrepreneur. N'est-ce pas illusoire?

M. Yunus – Disons que chaque être humain a des capacités entrepreneuriales. Je ne crois pas que les entrepreneurs constituent une classe à part, une classe de leaders. On dit aux gens qu'ils sont destinés à travailler pour les autres, qu'il leur faut trouver un job, un salaire. On dit aux jeunes: «Etudie, décroche un diplôme et trouve un emploi...» Mais il faudrait plutôt leur dire: «Commence toi-même quelque chose!» Les gens ne sont pas fatalement destinés à travailler pour d'autres: ils ne cherchent pas un emploi, ils cherchent un revenu. Même s'il est généré par quelque chose d'aussi simple que de vendre des verres de thé au bord de la route.

(4) N.O. – Vous opposez le caritatif au business social. Mais est-ce qu'ils ne répondent pas à des besoins différents?

M. Yunus – La façon dont notre modèle économique a été conçu

tourne autour de l'entreprise destinée à faire des profits. Dans ce système, la seule manière d'aider les autres est de sortir du cadre: de devenir un philanthrope et de signer des chèques. Donner son argent n'est pas une mauvaise chose. Mais l'argent de la charité s'envole. Alors que si je crée un business social pour répondre au même besoin, cet investissement est recyclé. Par exemple, une femme reçoit de l'argent de nous et l'investit dans une poule qui donne des œufs. Elle va vendre ces œufs au marché et l'argent qu'elle gagne lui permet d'acheter un autre animal dans lequel elle va investir. Vous voyez, c'est très efficace.

(5) N.O. – Vous multipliez les partenariats avec des multinationales, comme Danone. Mais ces grandes entreprises ne changent pas pour autant leur culture, elles continuent à maximiser leur retour sur l'investissement...

M. Yunus – Danone a mis quarante ans à créer sa culture. Et l'entreprise n'a lancé son initiative de yaourts pour les pauvres que depuis trois ans. C'est trop récent pour avoir un gros impact. Cela prendra du temps. Mais, déjà, on voit des signes de changement: dans le

vocabulaire, dans l'excitation créée parmi les collaborateurs de Danone. Cette activité leur permet aussi d'attirer plus facilement de jeunes talents. Ces grands groupes ne sont pas des machines gérées par des robots. Leurs salariés sont des humains, qui rentrent le soir chez eux, et parlent avec leurs enfants des problèmes du monde. Donc, ces activités, fatalement, les séduiront. Le business social, c'est contagieux!

(6) N.O. – Vous avez dit, après la crise de 2008, qu'il fallait repenser tout le système financier mondial. Mais rien n'a vraiment changé. Cela ne vous rend-il pas pessimiste?

M. Yunus – Je suis né optimiste! Parce que je crois en l'être humain... Même s'il fait beaucoup de bêtises, il finit toujours par s'en tirer. Il faut que, en parallèle du monde conçu pour faire de l'argent, on voie émerger un monde du business social, avec sa Bourse, ses cabinets d'études, son «Wall Street Journal», ses agences de certification, ses écoles de commerce. Mon plus grand rêve? Qu'on passe un jour d'un système fondé sur les subventions à un système d'incitation au travail social...

*Le Nouvel Observateur,
janvier 2011*

Les Français partent en randonnée



(1) Marcher sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, sur les sentiers du GR20 en Corse ou autour du Mont-Blanc... La randonnée n'a jamais rencontré autant de succès qu'aujourd'hui. Près de 60% des Français privilégient les balades et les randonnées dans la nature pendant leurs vacances d'été. Les moins de 35 ans s'y adonnent pour s'aérer l'esprit, mais aussi pour partager un moment avec des proches. Pour leurs aînés, il s'agit avant tout de se maintenir en forme sans faire d'efforts physiques trop intenses.

(2) Des parcours plus courts, adaptés aux familles ou aux seniors, des sentiers aménagés pour être moins pentus, un hébergement confortable le soir: tel est le nouveau visage de ces aventures pédestres. Les lourds sacs à dos et les tentes encombrantes ont été remisés au fond du placard. Les petites randonnées, moins gourmandes en équipement, sont

les nouveaux standards de ces virées pour vacanciers à la recherche de dépaysement.

(3) Les accompagnateurs nature, les guides de montagne, les créateurs de sentiers de découverte se sont tournés vers de nouvelles formes d'itinérance, plus ludiques et culturelles, avec des combinaisons poétiques et esthétiques, artistiques et sportives. Le succès des randonnées à vélo 19 ce phénomène. Pratiquées par plus de 10 millions de Français, ces balades à deux roues rencontrent un franc succès, notamment dans la région des châteaux de la Loire. Le terrain de jeux privilégié des randonneurs à pied, c'est la montagne en général, les hauts massifs en particulier.

(4) Les 18-40 ans réclament de plus en plus de randonnées faciles et au soleil. Fini les valeurs pures et dures, les randonnées qui duraient plusieurs semaines. Les marcheurs ont plus envie d'être en famille. Ils choisissent des parcours plus axés

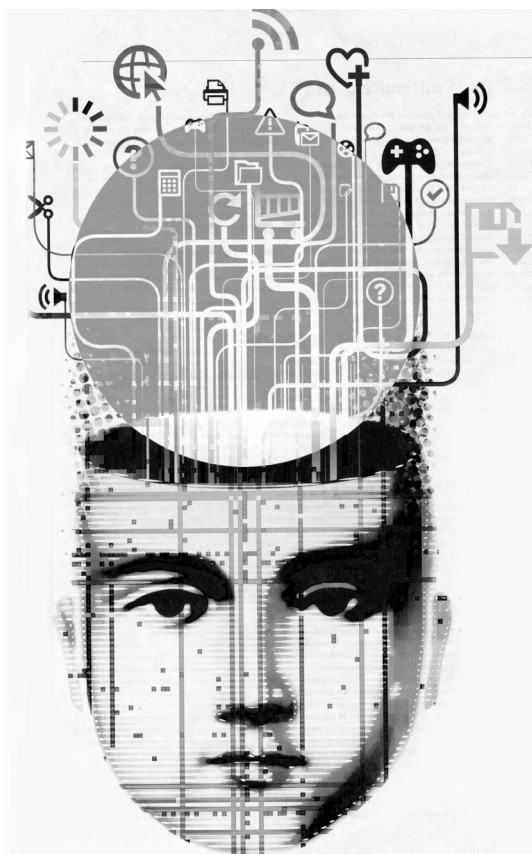
55 sur la convivialité, le partage. Ils
veulent aussi plus de confort.
Autrefois, on dormait facilement
sur une paille, la qualité du
refuge importait peu. Aujourd'hui,
60 il faut que le dortoir soit plus
intime, que les couettes soient bien
propres et éventuellement qu'il y ait
une douche. Plusieurs refuges ont
été rénovés pour répondre à cette
65 demande du public. Les vêtements
et le matériel ont également évolué:
plus légers, plus confortables. La
fibre polaire remplace peu à peu les
gros pulls en laine.
70 **(5)** La grande majorité des tour-
opérateurs ont complété leurs cata-

logues, incluant dans leurs offres
des circuits pédestres pour séduire
ce public de marcheurs. Nul besoin
75 d'aller à l'autre bout du monde pour
vivre une expérience. En dehors du
monde des aventuriers et des
adeptes du plein air, ces petites
sorties dans la nature représentent
80 pour bien des gens une véritable
aventure. Une aventure où ils
peuvent se perdre, bousculer leurs
repères de sédentaires, et vivre une
authentique expérience, où la
85 frontière entre la sécurité et
l'insécurité, le chemin balisé et non
balisé, est parfois fragile.

Le Monde, le 24 mars 2011

Comment Internet change notre cerveau

Il y a ceux qui ne peuvent plus se concentrer sur un livre sans être distraits par Facebook ou Twitter, ceux qui ne font plus l'effort de mémoriser la moindre date ou chanson puisque Google a réponse à tout. Le web révolutionne les têtes. Pour le meilleur ou pour le pire.



(1) «Mon vieux cerveau me manque.» Nicholas Carr, 52 ans, n'a rien d'un réactionnaire allergique au web. Les nouvelles technologies, au contraire, c'est sa spécialité. Entre son blog, son Twitter, son Facebook, Carr était même un accro. Pourtant, en 2007, «le serpent du doute s'est inséré dans son paradis numérique». Carr avait l'impression désagréable que «quelqu'un ou quelque chose bricolait (...) son cerveau». Il n'arrivait plus à se concentrer plus de deux minutes

15 sur une seule chose, devait se forcer pour lire de longs textes. Partant de ce constat, il a écrit un livre: «Internet rend-il bête?» Son livre a lancé un débat passionné.

20 (2) Au Ve siècle av. J.-C., c'était la pratique de l'écriture qui était controversée. Le célèbre philosophe Socrate s'inquiétait qu'elle nous fasse négliger notre mémoire. Il avait tort: la lecture nous a aidés à mieux mémoriser. En revanche, oui, elle a modifié en profondeur le fonctionnement de notre cerveau. Ce n'est pas 23. Le cerveau est un organe exceptionnellement plastique. Bref, il s'adapte. Comme il s'adapte maintenant à la pratique du web.

(3) «Le cerveau humain est un ordinateur démodé qui a besoin d'un processeur plus rapide et d'une mémoire plus étendue.» Larry Page, le fondateur de Google, en est convaincu: le dieu Google et sa mémoire universelle s'est défait de notre cerveau. Vous ne vous souvenez plus de ce poème de Verlaine? De cette chanson des Stones? Google a réponse à tout. Pourquoi apprendre par cœur quand Internet retient tout pour vous? Quand votre mémoire peut être sous-traitée comme on stocke des données dans un disque dur externe? «Je ne me prends plus la tête pour retenir quel auteur joue

dans quel film, et d'ailleurs je ne prends plus la peine de retenir le nom des films. Pour ça, il y a

55 Wikipédia... Mon ordinateur, ma tablette, mon iPhone sont devenus ma mémoire externalisée», dit Christophe Leroy, 32 ans, un passionné des nouvelles technologies.

60 «D'où le succès de tous ces outils qui nous permettent de ne plus avoir à se souvenir.»

(4) Contrairement à l'idée communément reçue, «sous-traiter» une

65 partie des informations ne libère pas notre cerveau. Si la mémoire immédiate peut saturer, notre mémoire longue, là où nous stockons nos souvenirs, est, elle,

70 merveilleusement extensible. La quantité d'informations qui peuvent être stockées dans la mémoire à long terme est virtuellement sans limite. Bref, notre cerveau ne peut

75 jamais être «plein». Dans certains cas, exercer sa mémoire peut même stimuler des parties de notre cerveau. Une étude désormais fameuse sur les chauffeurs de taxi londoniens, qui, pour leur examen,

80 sont obligés de mémoriser les cartes de Londres avec le nom des rues, montre que leur hippocampe - la zone du cerveau où se forment nos

85 souvenirs et qui gère notre sens de l'orientation - est plus développé que la moyenne.

(5) Tous hyperactifs, hyperconnectés... et hyper-impatients? Micro-

90 messages, tweets de 140 signes, posts sur Facebook, billets de blog... Nous le constatons tous au quotidien: dans un environnement de travail qui nous sursollicite, se

95 priver d'Internet devient de plus en plus 27. Il y a ceux qui relèvent leurs mails toutes les deux minutes. Ceux qui twittent vingt-deux heures sur vingt-quatre. Ceux qui ne

100 partent plus en vacances dans un endroit sans Wi-Fi. Ceux qui piquent des crises d'angoisse quand ils oublient leur smartphone à la maison. Nicholas Carr décrit ainsi

105 son agitation lorsqu'il a débranché pour... se mettre à la rédaction de son livre: «Mon esprit avait faim. Il demandait à être alimenté comme le Net le nourrit. Et plus il était

110 nourri, plus il avait faim. Quand j'étais loin de mon ordinateur, j'aspirais à regarder mes mails, (...) à aller sur Google. Je voulais être connecté.»

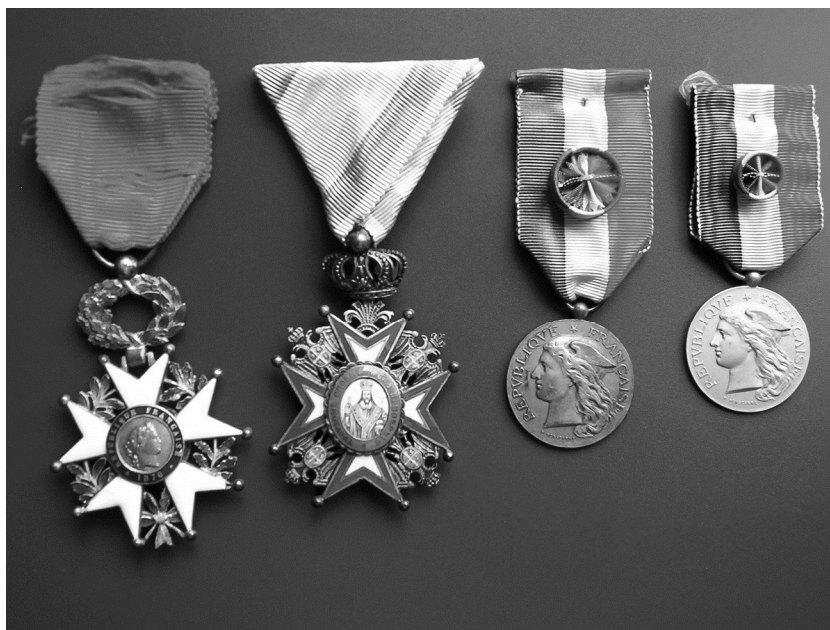
115 **(6)** Eh oui! A force d'être sursollicité, notre cerveau continue à demander des stimuli. Sans cesse. Quand nous sommes 'online', notre

120 cerveau s'habitue à avoir ces récompenses immédiates. Quand il en est privé, il les réclame. Et bien, osez débrancher!

*Le Nouvel Observateur,
octobre 2011*

Anonymes à l'honneur

Depuis plus de deux siècles, la Légion d'Honneur célèbre les citoyens pour services rendus à la nation. Voici le portrait de trois personnes récompensées.



Hélène Heimburger, 68 ans

Cela fait près de quarante ans qu'elle participe à l'économie de l'Alsace. A 68 ans, Hélène Heimburger est à la tête d'une entreprise familiale spécialisée dans les pâtes alimentaires de tradition alsacienne. Presqu'une centaine de personnes y travaillent et produisent chaque jour plus de 80 tonnes de pâtes à base d'œufs et de semoule de blé dur. Après avoir évolué auprès de son mari, elle a commencé à diriger l'entreprise en 1998. «C'était une continuité. Mais ce n'était pas sans pression: il s'agit tout de même de faire avancer votre patrimoine», confie-t-elle. Hélène Heimburger participe activement à la promotion de l'économie de sa région, notamment à l'Association des industries alimentaires en Alsace.

Elle vient d'être récompensée par la Légion d'Honneur.

Marcelle Kotler, 90 ans

L'espoir. C'est le mot qui revient le plus souvent dans la bouche de Marcelle Kotler. Née à Paris en 1920, elle y a passé toute son enfance et en garde un souvenir ému. Mais sa vie a basculé lors de la Seconde Guerre mondiale. Juive, elle a été déportée vers le camp d'Auschwitz-Birkenau, en novembre 1943, à 23 ans. «Je me disais qu'un jour de plus était un jour de gagné», témoigne-t-elle. Dans cet enfer, la jeune femme reste combative. Environ 800 personnes partiront en même temps qu'elle à Auschwitz. Seules deux personnes survivront, dont elle. En 1945, elle parvient à s'enfuir du camp. De retour en France, Marcelle Kotler

devient couturière. Consciente de l'importance du devoir de mémoire, elle continue à raconter aux plus jeunes son douloureux passé. Elle a été récompensée par la Légion d'Honneur.

Jean Vivant, 87 ans

Il était fana de la nature. Né à Candresse, dans les Landes, Jean Vivant s'est passionné, dès ses 11 ans, pour les arbres et les plantes. Après avoir effectué son service militaire, il est revenu en Aquitaine et a décroché quatre licences: botanique, chimie

générale, zoologie et géologie. Il s'est ensuite consacré à l'enseignement et est même devenu membre de la Société française de botanique en 1948. «Mon mari était un visionnaire. Un boulimique de la nature», raconte sa femme, Jacqueline. Il a constitué un herbier qui rassemble 100 000 espèces, et a découvert sept nouvelles sortes de lichens dans le monde. L'un d'entre eux porte même son nom: 'Vivancia'. Il a été récompensé par la Légion d'Honneur en juin 2010, quelques mois avant sa mort.

L'Actu, le 26 avril 2011

So chic, la langue de Molière!

Les classes bilingues en français sont devenues très populaires chez les parents branchés des écoles de New York. Et une garantie de réussite pour leurs enfants.



Le français ne sert à rien, c'est pour cela que c'est magnifique

(1) «Vous connaissez cette blague? Comment appelle-t-on les gens qui parlent trois langues? Trilingues! Deux langues? Bilingues!», poursuit
 5 Esther Harris. «Et quelqu'un qui n'en parle qu'une? Un Américain!» Pourtant, Esther fait exception à la règle. Cette New-Yorkaise née à Hongkong maîtrise l'anglais et le
 10 mandarin, mais son petit garçon peut aussi servir un parfait *Savez-vous planter les choux?* Il a appris le français à la maternelle, à La Lillian Webber School, une école
 15 publique de Manhattan.

(2) Comme dans huit autres *public schools* de New York, la classe bilingue de La Lillian Webber School

devait répondre, dans l'esprit de la
 20 municipalité, aux besoins d'une communauté d'immigrés: les 14 000 Français de la mégapole ont longtemps été dépendants d'écoles privées trop chères ou
 25 lointaines. Mais l'explosion des filières bilingues de français à New York contient une surprise: la plupart des enfants inscrits sont des Américains non francophones.

30 (3) Une étrange ironie de l'histoire. En 2005, quelques familles – des couples franco-américains résidant à Brooklyn en majorité – fondent l'association «Education française»
 35 à New York et créent des cours du soir afin de préserver l'héritage linguistique de leurs enfants. «Le lycée français, établissement privé, nous était inaccessible en raison de
 40 son prix, 20 000 dollars par an, ainsi que de la distance entre notre maison et l'établissement scolaire», raconte Catherine Poisson, professeure de littérature française à
 45 l'université Wesleyan et cofondatrice du groupe. «Alors, nous avons créé un type d'enseignement conçu pour des gens vivant dans les mêmes conditions qu'un Américain
 50 moyen.»

(4) En 2007, l'association «Education française» convainc la mairie de répondre aux besoins de la communauté française: une pre-
 55 mière classe bilingue ouvre dans le

quartier de Carroll Gardens.

L'enthousiasme des familles anglophones est énorme, de sorte qu'une quinzaine de profs américains sont
60 formés chaque année à l'enseignement du français. «C'est la belle langue d'un beau pays», reconnaît Rob Weiss, un parent d'élève de La Lillian Webber School. «Mais ce qui
65 m'intéresse davantage, c'est surtout la gymnastique mentale qu'implique l'apprentissage d'une seconde langue dès la maternelle.»

(5) Les Américains branchés ne
70 jurent plus que par les recherches, venues du Canada, qui mettent en lumière le développement cognitif supérieur et la meilleure réussite sociale des enfants bilingues. D'où
75 ce paradoxe: l'immersion précoce devient un impératif, qui dépasse même le prestige des classes pour surdoués offertes dans certaines

écoles publiques, 35 la crise
80 budgétaire limite l'enseignement des langues étrangères dans le secondaire et dans les formations universitaires.

(6) Les parents anglophones ne
85 recherchent plus les cursus espagnol, russe ou coréen offerts à New York, qui leur paraissent trop liés aux communautés immigrées présentes dans la ville. 36, le
90 français bénéficie d'une cote d'amour intacte, pour des Américains inquiets du déclin des Etats-Unis et soucieux de s'ouvrir au reste du monde. «C'est une langue délicieusement musicale et internationale. Une porte ouverte sur une histoire et une culture passionnantes», s'enthousiasme Esther Harris. Ce bilinguisme est le moyen rêvé
100 d'épanouir pour toujours l'esprit d'un petit Américain.

L'Express, le 22 juin 2011

Des signes et des lettres



(1) Des lettres mais pas de mots. Des signes, mais pas de sens. Nja Mahdaoui «utilise les signes arabes pour leur beauté esthétique», pas pour ce qu'ils représentent. «J'ai libéré la lettre de sa signification», explique le plasticien¹⁾ tunisien à l'occasion de la présentation de sa dernière collection, à Paris. Sur des toiles de lin, des peaux et des sérigraphies, Nja Mahdaoui, artiste passionné par toutes les disciplines du signe, a soigneusement évité les mots, une approche qui lui a été reprochée par les puristes de la calligraphie. Mais Mahdaoui est plasticien. Il n'a pas fréquenté l'une des célèbres écoles de calligraphie classique qui entretiennent, d'Istanbul à Tunis, cette tradition graphique née au VII^e siècle avec la naissance de l'islam. La calli-

graphie fut l'art d'écrire de manière stylisée le Coran, avant de s'inviter dans les documents administratifs et d'autres champs non religieux de la langue.

(2) Depuis les années 1980, la calligraphie classique jouit d'un regain d'intérêt, tandis que les artistes contemporains s'en sont également emparés. «Les œuvres contemporaines qui recourent à la calligraphie commencent à être visibles et à bien se vendre», explique Daniel Goldmann, le galeriste qui a exposé Nja Mahdaoui à Paris. «La tradition arabe d'art non figuratif revient en force, et les expositions organisées dans le Golfe par des maisons de vente aux enchères londoniennes circulent à présent ailleurs.»

(3) Pour Mahdaoui, juré à la biennale internationale de calligraphie arabe de Sharjah, aux Émirats arabes unis, «il faut permettre aux jeunes créateurs d'aller avec la lettre vers d'autres matériaux». A Sharjah, une école de calligraphie

classique et un musée d'art contemporain ont ouvert l'un en face de l'autre. Mahdaoui a contribué à leur interaction. «S'ouvrir à d'autres disciplines et à d'autres alphabets, c'est l'avenir de la calligraphie», s'enthousiasme-t-il.

*Jeune Afrique, décembre
2010*

noot 1 un plasticien = een beeldend kunstenaar

Attention, les amateurs de football!

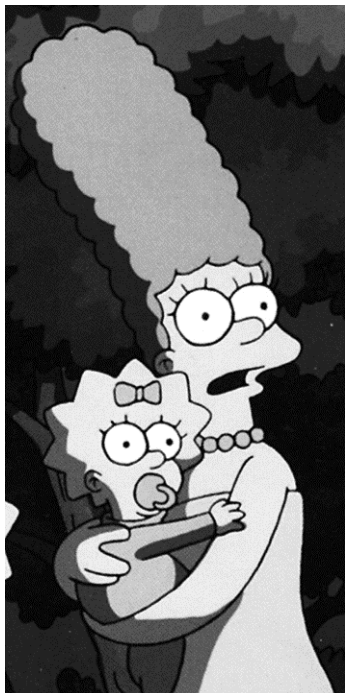
A quelques jours du coup d'envoi de la Coupe du monde de football, les femmes désespérées par la perspective de longues soirées de football pourront glisser à l'oreille de leur supporter de mari: «Chéri, fais attention à ta santé.»

Qu'être couché sur un canapé devant sa télé en buvant des bières et en mangeant des chips ou des pizzas ne soit pas bon, ni pour son cholestérol ni pour ses artères, on s'en doutait. Ajoutez à cela le stress de voir son équipe favorite perdre ou l'émotion suscitée par la victoire, et c'est tout le système cardio-vasculaire qui peut en prendre un coup. Selon une récente étude scientifique, publiée dans le *New England Journal of Medicine*, regarder un match augmenterait le risque d'accidents cardiaques. Lors de la dernière Coupe du monde de football, les services d'urgence ont en effet enregistré un pic de fréquentation dans les deux heures suivant le coup d'envoi d'une rencontre sportive. Certains cardiologues se sont même demandé sans rire s'il ne faudrait pas supprimer l'épreuve des tirs aux buts... Avant d'en arriver à cette improbable extrémité, des médecins conseillent «de ne pas regarder des matchs importants après un infarctus ou dans une situation à haut risque», explique docteur Hervé Douard, cardiologue au Centre Hospitalier Universitaire de Bordeaux. Argumenter que regarder un bon match de foot permet d'oublier le stress du boulot n'est donc plus valable? Décidément, on peut mourir de tout!

Le Monde, le 15 mai 2008

Les Simpson

Après avoir enflammé la télé, les Simpson ont fait leur apparition au cinéma. Comment cette série est-elle devenue aussi populaire? Phosphore est parti à la rencontre de ses auteurs.



Qui ne connaît pas les Simpson? La famille règne à la télé depuis plus de vingt ans. Bien qu'ils aient perdu un peu de leur vivacité, ils n'ont pas pris une seule ride: Homer, l'homme aux donuts, continue de travailler moins pour manger plus, Bart est tout le temps retenu au collège pour faire des lignes au tableau, Maggie avec son éternelle tétine, Marge n'est toujours pas passée chez le coiffeur pour essayer de faire quelque chose de cette masse bleue. Seule Lisa semble plus fine et pertinente.

La série est traduite en 26 langues et diffusée dans 70 pays, dont l'Arabie Saoudite, le Cameroun, le Chili, les deux Corées... Selon Jonathan Gray, chercheur à la

Fordham University, auteur d'études sur la perception des Simpson dans le monde, de nombreuses personnes aiment la série car elle se moque de l'Amérique. Où que vous viviez, vos chaînes de télévision sont sans doute saturées de programmes suggérant que l'Amérique est le plus beau des endroits, que les gens y sont plus heureux qu'ailleurs... La caricature des *Simpson* parle à chacun. Même aux Américains des grandes villes, qui y voient une satire de la vie de banlieue. Même aux habitants de banlieue, qui y voient une critique de leurs voisins. Serions-nous tous les Simpson de quelqu'un?

Phosphore, le 16 août 2007